

© Elles.Tournent
Présente
**BRUSSELS
INTERNATIONAL
WOMEN'S
FILM
FESTIVAL**

 **Graines de
Cinéastes**
par Elles.Tournent

sabam
for culture

Conférence : *Penser les corps de l'écriture à la mise en scène*



Retranscription :
Conférence Graines de cinéastes - Jeudi 09/10/2025
“Les corps de l’écriture à la mise en scène”

MODÉRATRICE : Maurine Nyssen (administratrice d’Elles Tournent-Dames Draaien).

INTERVENANTES : Salomé Dewaels (actrice) ; Alexe Poukine (réalisatrice) ; Nastasja Saerens (cheffe opératrice).

Cette conférence a été donnée lors de la 17^e édition du Brussels International Women’s Film Festival, dans le cadre du parcours de formations, intitulé “Les corps de l’écriture à la mise en scène”, à destination des réalisatrices émergentes résidentes en Belgique. Cette conférence a été donnée à la Sabam.

MAURINE : *Alors, bonjour à toutes et bonjour à tous ! Ah, mais je crois que c’est principalement toutes. Merci aussi aux intervenantes qui sont présentes pour cette conférence intitulée “Les corps de l’écriture à la mise en scène”. Nous sommes ici réunies dans le cadre du Brussels International Women’s Film Festival. Vous êtes plusieurs à être présentes à cette conférence dans le cadre du Parcours Graines de cinéastes. Pour ceux qui ne le connaissent pas, c’est un parcours qui est destiné aux réalisatrices émergentes, indépendamment de leur âge et de leur(s) diplôme(s). Donc, nous sommes maintenant partis pour, environ, 1h30 de discussion avec nos invitées : Alexe Poukine, Salomé Dewaels et Nastasja Saerens. Ensuite, nous aurons environ 30 minutes pour vos questions. Vous connaissez sans doute l’association Elles Tournent : notre Festival, nos activités de soutien aux réalisatrices émergentes, nos activités de networking que nous organisons également avec des réalisatrices à l’international. D’ailleurs, plusieurs d’entre vous, dans le cadre du Parcours Graines de cinéastes auront l’occasion de rencontrer les réalisatrices internationales venues à notre Festival. Et notre association organise également des ciné-débats, tout le long de l’année, pour mettre en avant les films de femmes. Cette conférence aura lieu en deux parties. En fait, en discutant avec les différentes intervenantes sur cette thématique des corps, on s’est rendu compte qu’il y avait autant les corps mis en scène, mis en image et interprétés dans les films que les corps des femmes ici présents, de professionnelles du cinéma qui connaissent certaines conditions de travail et qui créent des œuvres. Donc, nous parlerons de ces deux éléments lors de la conférence. Pour introduire nos différentes intervenantes : nous avons Alexe Poukine, réalisatrice, connue pour différents documentaires dont “Sans frapper” et “Sauve qui peut”. “Sans frapper” parle d’une agression sexuelle, d’un viol commis sur une jeune femme. Son histoire va être interprétée par différentes actrices. “Sauve qui peut” parle de la violence institutionnelle dans le milieu hospitalier. Elle est connue également pour son premier long métrage de fiction “Kika”, sorti plus récemment, qui a reçu le Grand Prix au BRIFF et qui est passé à la Semaine de la Critique à Cannes.*

Nous avons également Nastasja Saerens qui, dans un premier temps, a travaillé sur des courts métrages documentaires à des postes divers, tant comme assistante cam' que cadreuse. Puis, dans un second temps, elle s'est tournée vers la fiction et est devenue cheffe op'. Elle est connue notamment pour "Ex Utero" de Lili Forestier, un documentaire sur les violences gynécologiques ; "L'employée du mois" de Véronique Jadin, une des rares réalisatrices belges à faire de la comédie ; et enfin, le pilote de la récente série "Arcanes" de la RTBF. Enfin, nous avons Salomé Dewaels qui est actrice. Elle a commencé sa carrière au début de l'adolescence avec le film de fin d'études de Delphine Girard. Elle a tourné ensuite dans différents films. On peut citer notamment, "Les Premiers, les Derniers" de Bouli Lanners, "Filles de joie" de Frédéric Fonteyne et Anne Paolicevich. Elle est également connue pour "Illusions perdues", le film de Xavier Giannoli pour lequel elle a été nominée au Prix du Meilleur Espoir féminin au Magritte et du prix éponyme au César. Pour débiter la première partie portant sur votre place de femmes dans le cinéma, est-ce que vous pouvez un peu expliquer, chacune, comment vous avez réussi à faire votre place en tant que femme dans ce milieu ? Avez-vous ressenti des obstacles ? Avez-vous eu le sentiment de subir des mécanismes de pouvoir, liés à votre genre ou non ?

SALOMÉ : En commençant, j'ai eu beaucoup de chance. J'ai commencé, comme tu le disais, avec Delphine Girard. Après, j'ai fait un autre court métrage qui s'appelait "Après 3 minutes" de Dimitri Linder, co-écrit avec Salima Glamine. Au commencement, alors que j'étais assez jeune, j'ai été accompagnée par des femmes. J'étais très étrangère au métier. Je dois beaucoup à ces deux femmes, Delphine Girard et Salima Glamine, qui m'ont accompagné. J'ai commencé avec beaucoup de bienveillance, beaucoup de protection. Après, ça s'est un peu dégradé... Je sais que mes parents étaient vraiment terrifiés à l'idée que je sois actrice. Je leur ai dit un jour : "je veux être actrice". Et ils se sont dit : "Ohlala... Galère...". Et, en fait, ces deux femmes-là ont été hyper importantes dans mon parcours. Dès que mes parents avaient des questions, ils pouvaient se tourner vers elles, moi aussi... J'ai plutôt eu de la chance au début. Je pense que c'est pour cela que j'ai voulu continuer.

MAURINE : *C'est donc plus tard que tu t'es rendu compte qu'il pouvait y avoir des difficultés à être femme dans le cinéma ? Mais à quel moment ? Était-ce avec ta puberté ?*

SALOMÉ : Exactement. Je pense que c'est avec ma puberté, à partir du moment où j'ai joué des rôles qui étaient sexualisés, particulièrement dans des films réalisés par des hommes. Mais j'avais tellement envie de faire ce métier que j'avais peur de dire non, ou que je ne me rendais pas compte qu'il y avait des choses que je n'avais pas envie de faire, ou qu'il y avait des choses qui pouvaient se faire autrement. Dès que j'ai commencé à jouer des personnages sexualisés, j'ai été confronté à des choses assez violentes. Mais au début, je ne m'en rendais pas compte. Je me disais : "Ok, c'est bon, on va jusqu'au bout. Tu veux que je fasse ça, oui". Maintenant, à 29 ans, je me dis : "Ouh la, c'est pas terrible cette manière de faire". J'ai joué des scènes de sexe, d'amour, où je dis au réalisateur que je suis un peu terrifiée et il me dit de boire de l'alcool. Je me

suis retrouvée à boire de shots... Et en fait, j'ai appris comme ça et donc, je me disais : "Ah ben, quand on a peur au cinéma, on boit un coup et comme cela, on est désinhibé". Ce n'est qu'après que j'ai compris que cela ne se faisait pas. Ce que je trouve terrible, c'est que ce n'est pas manichéen : ce ne sont pas des grands méchants avec qui j'ai travaillé et pourtant, il y a quand même une dynamique de violence qui a été instaurée, qui était normale et que je pensais normale. Ça a mis du temps de déconstruire tout ça. Et je suis toujours en phase de déconstruction. Un moment donné, c'était la normalité pour moi d'avoir, lors du premier jour du tournage, une scène de baiser. Et puis, ce n'est pas écrit dans le scénario, et on vient me dire : "C'est super, vous êtes super beaux, est-ce que vous voulez bien en faire une scène d'amour ?". Et moi, tremblante, répondre, lors de ce premier jour de tournage : "Oui. D'accord". Et après, je le vois à l'écran et je me dis : "Oh waouh... C'était pas ce que... J'avais, j'avais peut-être pas envie... La scène est très belle, mais je n'ai pas signé pour ça".

MAURINE : *Par rapport au fait qu'un réalisateur ou une réalisatrice puisse ainsi changer les intentions d'une scène, est-ce qu'il y a des réactions de la part du reste de l'équipe ? Un soutien ?*

SALOMÉ : Non, je sais que je me suis souvent sentie très seule. Je me cachais aussi derrière un truc de "on me demande, je le fais". Cela ferait de moi quelqu'un de courageux, fort. Cela montrerait que je sais tout encaisser. J'avais vraiment ce truc de "le faire pour le film", "je donne tout", "j'ai aucune limite". Maintenant, j'apprends à mettre des limites. Je pensais que c'était même des exigences, que j'avais beaucoup d'exigences, mais ce sont juste des limites. J'apprends à mettre des limites dans mon travail. J'ai grandi avec ce truc de "on donne tout pour le cinéma", "on se donne tout entier", "il faut souffrir". Il y a un film que j'ai fait où mon personnage dit, approximativement : "Il faut souffrir (il faut se battre) pour faire de belles choses". J'ai grandi avec l'idée que, dans les films, il faut que je me batte ce qui implique de se prendre quelques coups parfois et donc souffrir pour de vrai. Et j'apprends maintenant qu'en fait, mon métier, c'est de faire semblant. Je suis pas obligée de souffrir.

MAURINE : *Alexe, as-tu aussi le sentiment qu'il existe un système oppressif dans le cinéma, particulièrement pour les femmes ? As-tu l'impression qu'il est plus difficile pour elles de se faire respecter, de faire respecter leurs limites ?*

ALEXE : Je ne sais pas si ça a une incidence, mais je suis une comédienne ratée. Je voulais être comédienne, au départ. J'ai fait un cours d'art dramatique très connu à Paris, par où sont passés par exemple Gérard Depardieu, Isabelle Huppert, Fabrice Luchini. Et le prof était d'une misogynie sans bornes ! Et tout le monde trouvait cela complètement normal. Et moi, je me suis dit que je n'étais pas faite pour ce métier. Je me suis donc dit qu'il fallait que je sois de l'autre côté, que je sois du côté de celles et ceux qui dirigent. J'ai compris que je ne pourrais pas être dirigée. C'était horrible comme expérience.

SALOMÉ : Tu parles de Gérard Depardieu. J'ai fait un film avec lui. Je n'ai pas tourné avec lui. On m'a dit qu'il aurait vu une photo de moi et qu'il aurait grogné. Et je me rappelle qu'à l'époque, j'avais été flattée. Je m'étais dit : "Waouh ! Gérard Depardieu a une espèce de désir pour moi..." Et donc, je me demande à quel moment tu t'es dit que tu ne pouvais pas faire ça. Parce que moi, j'étais vraiment dans un truc où, si la libération de la parole des femmes n'avait pas eu lieu, je me sentrais encore validée par ce type de personnages, parce qu'ils étaient mis sur un pied d'estale. Comment tu as fait pour te dire que tu ne pouvais pas tolérer ça ? Parce que moi, vraiment, je n'y arrivais pas. J'ai compris très tard que ce n'était pas ok.

NASTASJA : C'est une question pour toi, Alexe, mais je voulais rebondir. Je pense que c'est aussi faire l'expérience de ce genre de violences qui te permet de te dire que le jour où tu seras à la tête d'un projet, tu pourras essayer de faire l'inverse. C'est assez personnel. Mais j'ai été assistante caméra pendant longtemps, j'ai travaillé sur des tournages de plus en plus conséquents, avec de gros budgets, une hiérarchie et de grosses équipes. Et là, j'ai fait l'expérience de cette violence hiérarchique qui règne sur les plateaux. C'est ma lecture, mais j'ai l'impression que cette violence hiérarchique existe sur les plateaux conséquents en termes de budget. Et c'est faire l'expérience de cette violence hiérarchique qui m'a permis de me dire que le jour où je pourrai peut-être être cheffe opératrice, j'essayerai à tout prix de *ne pas* reproduire cette forme de violence.

MAURINE : *Violence hiérarchique, mais qui était aussi liée à ton genre, au fait qu'il y a peu de femmes qui travaillent à des postes en image ? Tu pouvais être seule dans une équipe composée entièrement d'hommes... Peut-être qu'on a plus tendance à mettre les femmes à des postes d'assistanat...*

NASTASJA : Oui. Quand j'étais assistante caméra, j'ai souvent été assistante sur des plateaux sur lesquels c'était principalement des hommes en chefs de poste. Je crois que j'ai fait une fois un tournage où j'ai travaillé avec une cheffe opératrice et la dynamique était vraiment très différente. Cela m'a donné de l'espoir parce que je me suis dit qu'il y avait au moins une femme sur un projet un peu conséquent qui arrivait à travailler. À la base, j'ai travaillé comme électro, pendant très longtemps, sur de gros plateaux. Et de fil en aiguille, il y a déjà douze ans, je me suis rendu compte que l'on me guidait peu à peu, malgré moi, vers l'assistanat. C'est une observation que j'ai pu faire. Donc, je me suis retrouvée plutôt à ces postes-là. Et je pense que c'est lié au type de tâches que l'on me donnait : des tâches plus méticuleuses. Et à ces postes-là, je me suis retrouvée à être l'assistante personnelle du chef opérateur : garder ses affaires, lui amener ses médicaments à quatre heures...

MAURINE : *C'était de gros plateaux de fiction, c'est ça ?*

NASTASJA : C'était de gros plateaux de fiction. J'ai fait un dernier projet, hyper conséquent en termes de budget, qui était britannique, où, avec l'autre assistante caméra, on se regardait tous les matins en se disant que l'on ne pouvait pas continuer là-dedans. C'est trop trash d'être constamment là pour finalement assister l'opérateur et pas la caméra. C'est à ce moment-là que l'on me proposait pas mal de projets en tant

que cheffe op', où j'ai pu faire cette transition vers la direction photo. Je me suis dit : "Bon, essayons de changer un peu les choses. On va voir comment cela se passe".

MAURINE : *Ce sont principalement des documentaires où l'on t'a proposé d'être cheffe op' ?*

NASTASJA : Au début, beaucoup de documentaires, des courts métrages. Et après, de filen aiguille, j'ai fait du documentaire et de la fiction, en parallèle, pendant des années. Et je suis toujours en train de faire les deux.

MAURINE : *Donc, finalement, Salomé, c'est le mouvement METOO et la libération de la parole des femmes et particulièrement, des actrices dans le milieu du cinéma qui va lui permettre de se remettre en question, de faire ce travail sur elle, de s'imposer, de mettre ses limites. Nastasja, c'est ce passage par le documentaire qui va lui permettre d'avoir des postes plus importants et de prendre sa place dans ce système pour imposer la manière dont elle souhaite gérer son équipe. Et toi, Alexe, peux-tu nous faire part de ton expérience du point de vue du poste de réal ? Y a-t-il une violence de genre que tu as connue ? Par exemple, de la part de producteurs ?*

ALEXE : Je vais répondre alors à deux questions. Par rapport à Salomé, je pense que j'ai eu la chance de ne pas être aimée. Il me détestait ce metteur en scène [de l'école de Paris]. Il m'appelait la revêche. Ne pas être aimée, cela m'a beaucoup aidée. J'ai pu le détester aussi. Je pense que, quand une personne nous adule ou nous aime, c'est difficile de la haïr, surtout si cette personne peut nous donner la possibilité de devenir ce que l'on veut être. Dans mon cas, la domination masculine s'alliait également à la domination de classes. Je pense que je l'ai aussi beaucoup détesté parce que c'était un bourgeois. Et il me le rendait bien. Donc, j'ai décidé de ne pas faire de cinéma et de faire de l'anthropologie. En préparant ma thèse, je me suis dit : "Waouh ! Je ne veux pas devenir anthropologue. Je ne vais pas aimer cette vie-là". C'est un super métier et je suis hyper contente d'avoir fait des études d'anthropo et pas de cinéma, parce que je n'ai pas intégré tout ce qui est de l'ordre de la hiérarchie, très importante dans notre culture professionnelle. Je ne l'ai pas intégrée, puisque je n'ai pas fait une école de cinéma. Je ne trouve pas que ce soit normal de malmenier les gens. Donc, j'ai fait des études d'anthropo. Et par hasard, un jour, j'ai eu vent d'une école de documentaires. Donc, j'ai fait du documentaire. J'ai toujours voulu faire de la fiction, mais voilà, j'ai pris des chemins vraiment très tortueux pour réussir à venir à la fiction.

Par rapport au fait d'être une femme : je pense que le fait d'être une femme m'a à la fois mis beaucoup de bâtons dans les roues, et en même temps, dans un même mouvement, cela m'a beaucoup aidé. Pour plein de raisons. Aujourd'hui, il y a une discrimination positive qui est discutable, qui vous assigne à certains rôles, mais c'est quand même positif. Par rapport aux producteurs... Producteurs, productrices, d'ailleurs, parce que ce n'est pas parce que vous êtes productrice, une femme, que vous n'êtes pas misogyne. Il y en a énormément qui le sont de façon extravagante. Aussi des réalisatrices. Mais c'est tellement difficile de payer un loyer en étant réalisatrice, cheffe opératrice, comédienne, ingénieuse du son, etc., que, pour "réussir", il y a plein de femmes qui adoptent des codes misogynes, parce que c'est le seul truc qu'elles ont trouvé pour pouvoir exister. Je leur en veux, et en même temps, je ne leur en veux pas.

Par rapport aux producteurs.... Pff... Comme tout le monde, je ne vais rien vous apprendre. Il y a des types, des producteurs qui vont me faire des réflexions sur ma façon de m'habiller, me disant que mes chaussures ne vont pas avec ma silhouette... Il y en a un qui a essayé de m'embrasser de force... Il y en a un autre qui ne me payait pas alors que ça faisait des années que je travaillais pour lui. Et au bout d'un moment, je lui dis : "Mais en fait, si tu veux que je rende des textes, un moment donné, je vais juste devoir me prostituer la nuit pour travailler le jour". Et il m'a répondu : "Ah ben, je serai ton premier client". Du coup, j'ai décidé de ne plus travailler avec lui et j'ai quand même perdu cinq ans de ma vie professionnelle, il est parti avec mon projet. Ce qui a fait que j'ai décidé d'arrêter avec lui, en le payant cher, c'est aussi que je présentais "Sans frapper", un film racontant un viol, et que j'étais là, devant tout le monde à faire de beaux discours féministes, alors que dans la réalité de ma vie professionnelle, je me faisais malmené par mon producteur. Donc, à un moment donné, j'ai décidé qu'il fallait travailler autrement. Quand je suis venue à la fiction, il y a plein de gens sur le plateau qui me disaient que ma manière de travailler était très douce. Mais c'est juste que je ne savais pas comment on faisait, donc je faisais comme j'aurais fait normalement. Il y a plein de gens qui m'ont dit que cela était rare de leur parler ainsi. Ce n'est pas pour me lancer des fleurs, je trouve que c'est la normalité qui est désapprise sur les plateaux.

SALOMÉ : Moi aussi, j'ai découvert ça [cette douceur] tout récemment sur un plateau où c'était une réalisatrice et beaucoup de femmes en cheffes de postes. Il y avait un truc où la vie entrainait sur le plateau, où j'avais pas l'impression que la technique est tout ce qui comptait. On était tous là pour raconter une histoire. Et cette réalisatrice, elle parlait tellement gentiment. Tous les matins, elle me disait : "Je t'aime, merci d'être là". Et je me disais : "Ouhla... C'est pas comme ça que je travaille, moi, d'habitude". Donc, c'est avec ce film-là que j'ai appris que c'est hyper important pour moi de me dire que je sais que je veux en faire mon métier et je sais que je veux travailler comme ça. Pas plus tard qu'hier, j'étais au téléphone avec mon agent et je lui ai dit : "Écoute, ça, je ne fais pas, ça, je ne fais pas...". C'est grâce à cette réalisatrice-là que j'aiguise comment j'ai envie de travailler. Si je n'étais pas tombée sur elle, peut-être que j'aurais encore cette visière. Si je n'avais pas vu ce qu'est un plateau bienveillant, ce qui devrait être normal, je ne suis pas sûre que j'aurais... Je pense que je serais toujours dans mon truc de "il faut souffrir pour faire de belles choses".

MAURINE : *Ce que je trouve intéressant dans vos trois discours, c'est que l'on se rend compte que l'ambiance joue beaucoup, de la préparation à la postproduction. Il n'y a pas forcément un rôle, une personne plutôt qu'une autre qui est responsable du bien-être au plateau. Bien sûr, le producteur, la productrice, le réalisateur, la réalisatrice, par leur fonction de coordinateur ou coordinatrice, ont peut-être davantage de pouvoir et la possibilité d'enclencher des mécanismes. Mais finalement, on est toutes et tous acteurs et actrices de ce bien-être et il faut en être conscient.*

SALOMÉ : Mais je pense que si le réalisateur ou la réalisatrice amène ça, directement, je le ressens. Le plateau infuse cette énergie et on se permet de faire moins de choses. Une réalisatrice ou un réalisateur qui arrive et qui ne dit pas bonjour, qui parle comme de la merde... En fait, ça va tendre tout le monde, à tous les postes, et on va tous entrer dans un truc très électrique. Mais quelqu'un qui arrive... Je ne dis pas que tout le monde doit me dire "je t'aime" avant que l'on commence à travailler... Mais quand on arrive et qu'il y a cette bienveillance, cette idée que l'on est là pour raconter cette histoire

ensemble, le collectif prend le dessus. Je pense que c'est la responsabilité du réal ou de la réal et du producteur ou de la productrice. Et après, je pense que ça suit. Et quand le réalisateur ou la réalisatrice choisit les membres de son équipe... Quand tout le monde est là pour le projet, on sent la différence.

MAURINE : *Quand tout le monde est là pour le projet, plutôt que lorsque le réalisateur ou la réalisatrice pense que c'est son projet avant tout et qu'il veut imposer sa vision aux autres...*

SALOMÉ : Oui.

NASTASJA : J'ai l'impression souvent que l'on confond la maîtrise avec sa démonstration. Souvent, sur les plateaux, comme il y a énormément d'enjeux financiers, professionnels, etc., tout le monde a besoin d'être rassuré : les producteurs, les réals... Et souvent, le comportement qui est adopté, c'est celui de montrer que l'on sait, que l'on va répondre à ce besoin d'être rassuré en faisant une démonstration de maîtrise et donc, en parlant fort, en disant que l'on sait quoi faire... Et c'est quelque chose que j'ai cherché à déconstruire, parce que pendant longtemps, j'avais l'impression que l'on me demandait de répondre à ce besoin-là. "Rassure-nous, tu sais comment éclairer cette séquence, ça va aller". Et au lieu de me dire que je vais donner des ordres et faire semblant que je sais en adoptant des comportements qui sont plus... masculins.

ALEXE : Virilistes.

NASTASJA : Oui, voilà, virilistes. Et bien, je me questionne... Tout le monde n'est pas sensible à ce genre de comportements et attend des chefs de poste une assurance qui est souvent viriliste. Moi, je n'ai jamais pu l'adopter. Juste en faire l'expérience, vivre cela, j'en suis dit que ce n'est pas constructif, que les gens ne sont pas à l'aise, ne travaillent pas forcément bien. Donc, j'ai choisi de ne pas l'adopter. Cela m'a coûté un gros projet ! Mais au moins, j'en parle directement et je sais que ce n'est pas la manière dont on va conduire le plateau, en fait.

ALEXE : Mais en fait, les gens attendent encore beaucoup que les réalisatrices soient desréalisateurs, qu'elles adoptent des codes virilistes, qu'elles montrent qu'elles savent, qu'elles engueulent les gens sur le plateau. Donc, en fait, ce que l'on attend de vous (*en se tournant vers les spectatrices de la conférence*), c'est que vous soyez un réalisateur comme les autres. Par exemple, si vous avez des enfants... Tout le monde vous dit que c'est super la maternité. Mais dans la réalité, les gens ne l'acceptent pas. Il n'y a qu'à voir le nombre de crèches ou de gardes d'enfants qu'il y a dans les festivals ou dans les résidences d'écriture. J'ai fait je ne sais pas combien de résidences d'écriture, il n'y a jamais de modes de garde pour les enfants. Il y a plein de femmes qui n'ont pas d'enfants, et c'est complètement ok. Sauf qu'il y en a aussi plein qui en ont et on sait que la charge parentale, c'est elles qui se la tapent. Donc... Si vous avez vraiment envie qu'il y ait des réalisatrices, il va falloir commencer à parler de ce qui fait la différence entre une femme et un homme. Et c'est triste. On pourrait dire que c'est à son

compagnon ou à sa compagne de s'occuper des enfants, mais dans la réalité, ce n'est pas comme cela, donc, comment on fait.

SALOMÉ : Moi aussi, je suis devenue maman, il y a trois ans - trois ans et demi. Et cela coïncidait pile au moment où, dans ma carrière, cela commençait à prendre. Cela fait extrêmement peur aux décisionnaires financiers de m'engager par la suite sur des projets. Et en fait, j'aurais aimé avoir le choix... J'étais tellement terrifiée de ne pas travailler, parce que tout le monde me disait "pourquoi maintenant ?"... Même mon père m'a dit "mais ta carrière ?", alors que je venais de lui annoncer qu'il allait être grand-père. En fait, j'aurais aimé d'avoir le choix de vraiment me poser cette question de savoir si je voulais travailler après ma grossesse. Et là, j'ai eu tellement peur que je me suis battue pour allaiter sur le plateau. Et tout le monde me disait : "Ce n'est pas possible, on ne fait pas ça. Tu ne vas pas pouvoir te concentrer sur le projet". Il y en a qui pensait qu'en devenant maman, je n'allais plus vouloir faire les projets et que j'allais me désister. Et en fait, j'aurais aimé qu'on me laisse le choix. J'ai voulu leur prouver. "Prenez-moi et je vous assure que je vais assurer". Je reviens aussi sur l'allaitement : si on engage une actrice qui vient d'être maman, ça devrait être normal de lui demander si elle a envie que son enfant soit là. Mais là, on ne m'a pas posé la question. J'ai dû imposer des choses. Et donc, le matin, au HMC, j'allais ma fille, je tirais mon lait pendant la pause... Mais c'est moi qui ai vraiment dû amener toutes les solutions. Et à la fin, le producteur est venu me voir en disant : "Ah ben, c'est faisable, en fait". Ben oui, mon frère, c'est faisable ! Mais juste, donne-moi l'espace, donne-moi un endroit pour allaiter... Cela ne prend rien. Toutes les trois heures, j'avais mes tétons qui frétilaient et je disais juste que je devais aller tirer mon lait. Franchement, cela ne demande rien. Mais j'aurais aimé que ça vienne d'eux et de ne pas être seule à porter ça. J'avais l'impression que c'était un combat, que je représentais toutes les jeunes femmes actrices... Et j'aurais juste voulu que ce soit une normalité.

ALEXE : Aux États-Unis, tu vas au musée, il y a des endroits, des pièces qui sont dédiées aux femmes allaitantes. Tu te dis que sur les plateaux, cela pourrait être exactement la même chose. Je connais aussi beaucoup de femmes, actrices ou réalisatrices, qui ont amené leurs bébés sur les plateaux et qui ont fait de massifs burn-out parentaux par la suite. Parce que ce que cela te coûte de devoir organiser, de devoir prendre autant sur toi et d'imposer ce choix à toute une équipe, c'est énorme en termes d'énergie quand tu n'es pas suivie.

SALOMÉ : Oui.

ALEXE : Et je bitche sur les producteurs depuis tout à l'heure... Mais en l'occurrence, moi, mon producteur belge et mon producteur français sont des hommes et ils sont nickel. Jamais une réflexion. Ils ont proposé de me payer une aide ménagère pendant le tournage. J'étais malade, parce que je travaillais trop, que je rentrais à deux heures du mat' et que je me réveillais à six heures pour amener mes gamins à l'école et puis je repartais sur le tournage... Enfin, quand tu as dormi quatre heures pendant quatre mois, bon, un moment donné, tu tombes malade. Et bien, ils m'ont payé l'hôtel pour que je puisse me reposer loin de mes enfants. En fait, il y a une réalité matérielle. En tant que femme, je ne suis pas comme ces artistes que l'on peut considérer comme un genre de chose qui pousse hors sol, comme si j'étais rentière et que je ne pouvais penser qu'à

l'art toute ma vie, que quelqu'un faisait mes courses... C'est hyper important de savoir qu'il y a des producteurs et des productrices qui sont des gens merveilleux et sur qui ont peu compter, peu importe leur genre et peu importe leur orientation sexuelle. Il y a des hétérosexuels qui sont très bien.

MAURINE : *On entend bien qu'il y a une violence que l'on peut subir du système, que l'on soit homme ou femme, de par la pression qu'il peut y avoir sur le tournage, de par le manque de conscientisation et de formation sur les notions de bien-être au travail dans les écoles de cinéma. On entend qu'il y a aussi des violences propres au genre et des conditions de travail qui sont encore peu pensées pour les femmes. Pour les spectatrices qui nous écoutent, y a-t-il des solutions qu'elles pourraient ou que l'on pourrait collectivement mettre en place pour ne plus subir ce type de violences ? Peut-être y a-t-il des solutions que vous avez vous-mêmes testées ?*

ALEXE : Hier, pour certaines d'entre vous, vous avez rencontré Maïa Descamps. Avec Maïa et plusieurs autres réalisatrices, on a un groupe de travail qui s'appelle La Meute, et on écrit avec les autres et on se lit les unes les autres. Il faut faire ça. Il faut avoir un collectif de femmes où vous pouvez tout vous dire. En général, quand un truc vous dérange, vous commencez à en parler autour de vous et vous vous apercevez que l'on est plusieurs à être dérangées. Ne serait-ce que verbaliser quelque chose qui vous dérange, c'est la première marche pour, un moment donné, pouvoir collectivement dire que vous n'allez pas accepter ça ou ça. Je pense que c'est hyper important. Par exemple, hier, j'ai vu le premier épisode de la série "Empathie", la protagoniste va partir au travail, puis elle s'aperçoit qu'elle a ses règles. Elle n'a plus de tampon, elle essaie de mettre une mooncup. Elle la met, ça lui fait mal. Elle arrive au boulot, première journée. Elle essaie d'enlever sa mooncup qui lui échappe des mains et elle se prend tout le sang sur sa chemise. Et je me suis dit "yes". C'est la scène que j'aurais tellement voulu écrire et je n'ai pas osé parce que je me suis dit que tout le monde allait être dérangé par le sang, les règles... Je ne pense plus cela aujourd'hui. Mais quand vous écrivez avec des femmes, il y a des trucs que vous vous permettez d'écrire que vous ne vous permettez jamais d'écrire parce que vous vous dites que ça ne fait pas partie du cinéma. Vous avez vu 120 ans de cinéma qui a été pratiquement exclusivement fait par des hommes, avec des hommes et pour des hommes. Quelqu'un m'a rapporté qu'à la Commission, à la Fédération Wallonie-Bruxelles, quand il a été question d'établir des quotas afin qu'il y ait une parité dans les équipes des films pour avoir les subventions, il y a un mec qui a dit : "Ben, dans ce cas-là, il y aura que des films sur une femme dont le fils a perdu son doudou". Et j'ai envie de dire : "Eh ben ouais ! Et ça va être super en fait !" Parce que moi, je n'en ai jamais vu de films sur une femme dont le fils a perdu son doudou. Et une partie de ma vie, ça a été de retrouver les doudous. Et je ne trouve pas que ce soit dégradant. Je trouve que c'est très intéressant. Et j'aimerais bien pouvoir m'identifier. C'est le problème : il n'y a pas beaucoup de films où [en tant que femme,] tu peux t'identifier. Et donc, tu penses que tu es une merde, parce que personne n'a la même vie que toi.

Par rapport aux VSS, aux violences sexistes et sexuelles, sur le tournage de "Kika", on était toutes et tous responsables. Parce que sinon, tu as un mec ou une nana qui est responsable et qui se prend aussi de la violence. Tout le monde vient le voir ou personne ne vient le voir... Des fois, tu ne l'aimes pas. Des fois, cette personne est aussi violente, donc, tu ne vas pas à aller la voir. Alors que, quand tout le monde est responsable, dès qu'il se passe un petit truc, on commence vraiment à en parler. Ce n'est pas juste une

personne qui serait le détenteur de toute la violence du plateau, violence qui est potentiellement énorme. Et bien choisir les gens avec qui vous travaillez. Si vous vous sentez mal... Par exemple, il y a un chef op', un jour, qui m'a dit : "Un plan, une idée, Alexe". Je fais ok, plus jamais, next. J'ai pas un plan, une idée. J'ai pas d'idées. C'est une collaboration, une coopération. Qu'est-ce que l'on va faire ce matin ? Des fois, j'arrive sur le plateau et je ne sais pas. Et j'ai envie de pouvoir dire à quelqu'un que j'en ai foutre pas idée, je n'ai pas dormi cette nuit, j'ai le cerveau en vrac, j'ai mes règles, désolé, mais là, il va falloir que l'on cherche tous ensemble. De pouvoir dire à l'ingénieur son, ou au chef op', ou à la première assistante, ou à n'importe qui : "T'as une idée ?"

SALOMÉ : Sur le dernier film qui a été important pour moi, c'était pareil. Des fois, la réal, elle disait : "Ben, je sais pas". Et du coup, il y avait un truc où on cherchait ensemble, on travaillait ensemble. Et c'était hyper agréable. Je restais à ma place, je leur laissais faire leur truc. Mais comme tu le disais tout à l'heure, il n'y a personne qui sait. On n'est pas obligé de prouver que l'on sait. Juste, on ne sait pas. Je suis archi d'accord. Et ça me fait du bien de l'entendre, parce que je me rends compte que je ne suis pas la seule à le penser. Je rajouterai qu'en tant qu'actrice, la sororité est hyper importante pour moi. J'ai vraiment grandi avec ce truc où si ce n'est pas toi, c'est l'autre, donc, il faut que ce soit toi. Et en fait, quand j'ai commencé à être copine avec des actrices, ça a changé mon quotidien. J'avais peur d'être copine avec des actrices parce qu'on me disait toujours : "Oh trop chiant, si t'es copain qu'avec des gens qui font du cinéma, tu ne parles que de ça". Mais la vérité, non. C'est juste qu'au moins, j'ai des gens, des filles qui me comprennent. Je sais que c'est notamment Noée Abita qui a lancé ce truc où publiquement, elle a dit qu'il n'y a pas de compétitions entre les actrices. J'ai regardé cela sur mon téléphone et je me dis : "Elle a trop raison, je l'adore". Et j'ai osé lui dire que je l'adorais et aller voir ses films. Et maintenant, je vais voir les films des actrices, je les encourage. Il y a un truc fort qui est en train de se passer dans ma génération, je le ressens. On va aux avant-premières les unes des autres. On s'intéresse au travail des autres. Quand on voit un truc qui est sympa, on s'envoie des messages. On fait bloc. Et ça, c'est nouveau. Avant, comme les autres nous disaient que l'on était constamment en compétition, on le croyait et on se regardait... Il y en a encore qui sont là-dedans, mais j'espère qu'elles vont le réaliser à un moment donné. Mais donc, s'intéresser à ce que font les autres, c'est important.

MAURINE : *Donc les pistes, c'est d'être solidaires, de travailler collectivement à l'écriture entre femmes et ne pas hésiter à se retrouver entre femmes pour travailler ensemble, de bien choisir son équipe. C'est important aussi d'entendre qu'il ne faut pas attendre d'avoir une certaine renommée dans le milieu que pour oser aborder certaines thématiques, oser choisir son équipe. Nastasja, je ne sais pas s'il y a d'autres éléments que tu pourrais mettre en avant ?*

NASTASJA : Moi, je fais aussi partie du collectif Femmes à la caméra en France où il y a beaucoup d'actions qui sont mises en place, des groupes de parole, qui sont force de changement. Et ça, ça fait du bien. Puis, j'ajouterais que, lorsque l'on me demande de faire un projet et que je ne peux pas le faire, je donne des noms, au moins le nom de deux cheffes opératrices. Se refiler des boulots, c'est peut-être propre à la technique...

SALOMÉ : Chez nous aussi.

NASTASJA : Chez vous aussi. De privilégier vraiment les noms de femmes. Il y a beaucoup de noms masculins et je pense que c'est important de mettre en avant les noms des femmes dans ce milieu, surtout à la technique.

MAURINE : *Et avoir davantage de femmes dans un métrage, cela permet d'instaurer une dynamique qui ne va pas être celle de la compétition, mais davantage celle de la coordination et de la collaboration, à vous entendre. Une dynamique plus démocratique.*

NASTASJA : Comme le disait Salomé, cela vient aussi souvent des personnes qui sont décisionnaires sur un tournage d'instaurer cette atmosphère plus collaborative plutôt que hiérarchique. Puis, il faut oser dire que l'on ne sait pas trop. Moi-même, par rapport à mon équipe, j'essaie de chercher avec elle, parce que je ne sais pas tout. J'essaie d'instaurer cet espace où on peut montrer nos faiblesses, où l'on n'est pas obligé de montrer que l'on sait tout. J'ai assisté à des plateaux où il y avait des prises d'otages par des chefs opérateurs qui disaient que l'on devait tout faire pour l'image. Mais non, on crée un film ensemble aussi ! Donc, il faut être à l'écoute de tous les autres corps de métier. C'est hyper important.

MAURINE : *Parmi d'autres pistes de solutions qui peuvent exister, on se rend compte qu'il y a une différence entre la Belgique et la France. La Fédération Wallonie-Bruxelles a mis en place, en 2021, ce qui s'appelle le Plan Diversité. Un Plan non contraignant avec des mesures, comme l'obligation d'ajouter une fiche diversité aux dossiers déposés pour la Commission dans laquelle on explique en quoi on met en avant des personnes minorisées devant ou derrière la caméra ; des formations anti-harcèlement et antisexisme non obligatoires... Nastasja et Alexe, avez-vous le sentiment que ce plan diversité non contraignant a une réelle incidence, depuis son existence, sur les tournages ? Et ensuite, on se tournera vers Salomé pour connaître la situation en France.*

NASTASJA : C'est compliqué de répondre à cette question. Moi, je n'ai pas l'impression qu'il y a une réelle incidence. Ce que j'ai souvent entendu, de la part des producteurs et productrices, lorsque je siégeais à la Commission, c'est : "Oui, mais nous n'avons pas envie d'imposer des collaborateurs ou collaboratrices artistiques aux réalisateurs et réalisatrices". Il y a cette dynamique de "oui, mais on ne veut surtout pas empiéter sur le terrain artistique". Or, un lien de travail, cela se crée. Et cela peut se créer avec presque n'importe qui. Bon, il doit y avoir aussi des affinités, mais... Je me suis demandé dans quelle mesure on ne pouvait pas sortir de cette dynamique. On a souvent tendance à appeler des gens que l'on connaît ou avec qui on a déjà travaillé, au lieu de tenter de sortir de cette zone de confort, appeler des gens que l'on ne connaît pas, créer de nouveaux liens... Casser cette dynamique d'engager toujours les mêmes personnes et qui fait que ce sont souvent les mêmes noms qui reviennent sur les tournages. Pour avoir plus de diversité. Ce n'est même pas une mise en danger, c'est juste essayer de bouger un peu les lignes pour ne pas engager toujours les mêmes personnes, qui sont rassurantes parce qu'elles ont déjà fait plein de films, qui sont rassurantes parce qu'elles sont nos amies, ou c'est une personne avec qui j'ai déjà beaucoup bossé. Prenons un peu la liberté d'appeler des gens que l'on ne connaît pas

forcément et essayons de collaborer avec des gens avec qui on n'a jamais collaboré et créons quelque chose.

MAURINE : *Alexe, as-tu le même ressenti ?*

ALEXE : Moi, quand je vois la fiche diversité, ça me rassure. C'est clair que j'ai encore beaucoup de choses à apprendre, mais il y a certaines personnes pour qui je suis contente qu'elles aient cette fiche diversité entre les mains quand même. Au moins, elles se posent la question une demi-seconde, se disent : "Ah tiens, c'est marrant, il n'y a que des mecs ou que des personnes blanches [dans mon film], qu'est-ce que je fais avec ça ?" Au moins, quelqu'un leur dit que ce n'est pas complètement ok. Moi, par rapport à l'équipe, je peux dire au chef op' que ce serait cool qu'il y ait plus de femmes ou de personnes racisées dans l'équipe, mais je ne peux pas leur imposer avec qui ils vont travailler. Souvent, par rapport à mes films, il n'y a pas beaucoup d'argent. Il y a beaucoup d'argent, mais pas assez parfois pour l'ambition. Et donc, les gens de l'équipe doivent énormément travailler, ils ont beaucoup de charge mentale. Je ne peux pas en plus leur dire : "Vas-y, prends quelqu'un que tu ne connais pas". Parce que cela dépend d'eux, d'à quel point ils se sentent en confiance ou pas, à quel point ils ont l'énergie de travailler avec quelqu'un qu'ils ne connaissent pas. Parfois, quand ça ne se passe pas bien avec quelqu'un... Ça s'est déjà passé en postprod, par exemple. On travaillait avec quelqu'un qui n'était vraiment pas bien et qui, en plus, était malveillant. Du coup, la monteuse son a dû faire le travail de deux personnes. Donc, c'est aussi dangereux. Si les gens hésitent, c'est parce que, des fois, il y a de très mauvaises surprises. Elle, elle n'a pas eu de week-ends pendant quatre semaines, elle n'a pas vu son gamin. Ce sont de vraies conséquences. Là où moi, je pouvais travailler, c'était au niveau des comédiens et des comédiennes, puisque c'est moi qui les choisissais. Dans "Kika" et dans "Sans frapper", j'ai essayé de faire en sorte qu'il y ait des personnes racisées. Mais c'est compliqué aussi. "Kika", c'est l'histoire d'une femme qui devient travailleuse du sexe. Il y a beaucoup de travailleuses du sexe dans "Kika". Prendre des personnes racisées pour jouer ces rôles-là, c'est aussi stigmatisant. Donc, comment est-ce que l'on fait pour ne pas faire pire que mieux ? C'est une vraie question.

MAURINE : *En France, ce qui est intéressant, c'est qu'il y a des mesures obligatoires qui ont été prises, notamment suite à des enquêtes parlementaires qui ont été réalisées et où on a interviewé énormément de professionnel·les du cinéma, hommes comme femmes. Toi, Salomé, qui travaille beaucoup en France, tu peux peut-être nous toucher un mot sur les différentes mesures qui existent et celles que tu as pu prendre dans tes propres contrats. Penses-tu également que le fait que ces mesures soient contractuelles, obligatoires, cela change quelque chose, que cela a une incidence positive ?*

SALOMÉ : À la fin de mon contrat, j'ai une page qui stipule que toute forme de harcèlement, sexuel, verbal, est punissable par la loi et il y a un montant, et je me sens rassurée. Je me dis que, les comédiens ou les comédiennes qui harcèlent, ils ne liront pas, mais moi, je me sens un peu protégée. C'est comme dans certains taxis. Quand je prends le taxi, il y a parfois une petite pancarte où il est écrit "attention harcèlement sexuel punissable par la loi". Il y a un truc où je me sens rassurée. Après, en France, il doit y avoir un référent sur les tournages et des fois, je sens que ça devient une blague.

Ily a encore des blagues graveleuses et on va dire : “Attention, référent harcèlement !” Non, mais c’est sérieux les gars, en fait. Moi, j’ai besoin de me sentir en sécurité. Des fois, je ne me suis pas sentie en sécurité et j’ai eu peur. Et ce n’est pas normal d’avoir peur quand vous travaillez. Je me sens protégée en France. Aussi parce que mon agent est au taquet là-dessus. Souvent, j’ai des scènes de nu et ça a été une bataille pour faire accepter dans mes contrats que je ne voulais pas que les scènes de nu soient utilisées pour une bande-annonce. Jamais. J’ai découvert, à mes dépens, que, quand on est actrice, nos images peuvent être tirées de leur contexte. Un jour, il y a un mec qui m’a envoyé le lien d’un site internet où toutes les actrices, surtout francophones, étaient recensées. J’ai cliqué sur mon nom et j’ai vu plein de captures d’écran de moi nue, tirées de films. Un mec qui m’envoie ça, qu’est-ce que tu veux que je te dise ? Bravo, mon frère. Donc, je me sens quand même protégée par mon agent et par cette annexe au contrat qui dit que je dois faire gaffe à mon comportement et les autres aussi. Je me sens rassurée, mais ce n’est pas encore zinzin.

MAURINE : *C’est une annexe que toi, tu as demandé à ajouter à ton contrat ?*

SALOMÉ : Non, non. C’est comme ça dans tous les contrats maintenant. J’ai aussi reçu récemment un petit mail disant que tous les acteurs et actrices des agences françaises sont obligés désormais de recevoir une formation à l’issue de laquelle on reçoit un petit badge. Et là aussi, ça devient une blague sur les tournages. D’un côté, j’aime bien, parce qu’il y a ce truc où ça fait partie des conversations. Il y a de l’humour, mais au moins, c’est dans les conversations. Je me sens plus protégée.

MAURINE : *Comme pour la fiche diversité où ça oblige les gens à, au moins, se poser la question de rendre compte que cette problématique existe vraiment.*

NASTASJA : La fiche diversité fait partie des dossiers [pour obtenir des subsides à la Commission]. Sur les tournages [en Belgique], on a des référents, mais on n’a pas vraiment de points plus officiels, juridiques. Quand je fais des tournages en France, il y a toujours un mail parlant du harcèlement, de ce que cela veut dire, des conséquences... J’ai entendu qu’[en France], il y avait maintenant une formation obligatoire, c’est le badge dont tu parlais ?

SALOMÉ : Oui, il y a le badge. Et après, quand on est acteur ou actrice dans un film et qu’on est présent plus de X % à l’écran, on doit suivre une autre formation pour pouvoir commencer le film.

MAURINE : *Une formation toujours liée aux VSS ?*

SALOMÉ : Liée aux VSS, au bien-être au travail... Ce qui est pas mal.

MAURINE : *Ce sont des formations que tu as déjà suivies ?*

SALOMÉ : Non, je dois encore avoir mon badge. Je ne l'ai pas. C'est d'abord un truc en ligne. Je pense que l'autre formation est aussi en ligne. C'est pas mal, je trouve. Je reviens sur ce qu'Alexe avait dit : maintenant, j'arrive à laisser ma place. Parfois, je reçois des scénarios, je les lis et le personnage est plus âgé ou... On me voit et on me dit que l'on voudrait que ce soit moi. Ça me coûte de le dire, mais je dis que c'est une erreur si on me prend. J'arrive maintenant à refuser en disant : "Vraiment, je pense que ce n'est pas une bonne idée de me prendre. Va au bout de ton idée, je sais que ça a l'air d'être une facilité de me prendre, j'adorerais faire ton projet". C'est dur de dire non. Parfois, je suis en rendez-vous et je propose une actrice qui ne me ressemble absolument pas, qui peut être racisée ou non. Je peux dire que je ne m'en sens pas capable [de faire tel projet]. Récemment, je devais rencontrer un réal pour jouer une jeune femme qui peut être blanche ou non, qui ne parle pas toujours français, et je leur ai dit : "Vous êtes sûrs que vous ne voulez pas voir quelqu'un d'autre que moi ? Une autre actrice pourra mieux faire le travail". Cela me coûte de me dire que je perds peut-être de l'argent. J'ai aussi un enfant à nourrir, des factures à payer... Mais ça passe par là aussi, par le fait de questionner et de dire : "Je pense que là, il faut que je laisse ma place pour que les autres puissent la prendre".

MAURINE : *On entend qu'en France, il y a différents outils qui existent, qui sont beaucoup plus pointus qu'en Belgique. C'est intéressant parce que cela donne envie d'installer le même type d'outils en Belgique. C'est intéressant aussi d'entendre qu'à certains postes, en tant que réalisatrice, actrice, cheffe op', on peut essayer d'influer, à son niveau, sur les personnes qui peuvent composer l'équipe du film.*

NASTASJA : Quand je fais des films, j'essaie de prendre à chaque fois à un poste une femme ou une personne racisée. Les gens vont se dire que c'est un risque, mais je prends ce risque-là. Je pense qu'à mon niveau, le but est d'être une bonne collaboratrice. Franchement, c'est un effort, cela va peut-être me prendre plus de temps, j'avais peut-être passer plus de temps à expliquer les choses, à créer une relation. Mais j'ai trouvé que cela fait partie de nos responsabilités, aujourd'hui, sur un tournage, d'avoir ces réflexions-là.

MAURINE : *Et pour les jeunes réalisatrices qui nous entendent aujourd'hui, on peut leur dire qu'il ne faut pas hésiter à ouvrir son cercle et à rencontrer de nouvelles personnes pour pouvoir composer leur équipe de manière plus diversifiée. Je vous propose maintenant de passer à la deuxième partie de la conférence où l'on va s'intéresser à l'intimité au sein des films. On va voir comment chacune, en fonction de votre fonction, vous contribuez à cette intimité. En premier lieu, comment chacune vous définissez l'intimité ? L'intimité, est-ce pour vous de l'ordre du sexuel ou pas ? Qu'entendez-vous par intimité dans votre pratique ?*

ALEXE : Moi, c'est grâce à la coordination d'intimité que j'ai mieux compris ce que c'était que l'intimité : ce n'est pas seulement la nudité, une scène d'amour... Sur "Kika", à un moment donné, il y a un client qui l'insulte [Kika, le personnage principal]. Les mots que je lui avais mis dans la bouche ne fonctionnaient pas. J'avais demandé à Manon [l'actrice interprétant Kika] si ça lui allait que ce client l'insulte en lui disant ces mots-là. C'était des insultes que moi, j'aurais détestées que l'on me dise que j'avais mises dans sa bouche. Mais ça ne fonctionnait pas. Du coup, j'ai demandé à

Manon si ça lui allait qu'il l'insulte autrement. Et ça, je pense que si je n'avais pas travaillé avec une coordinatrice d'intimité [en amont], je pense que je ne me serais pas dit qu'il fallait la prévenir que l'on avait changé les mots et puis demander à Manon si c'était ok qu'il improvise. Si c'est pas ok qu'il improvise, lui demander ce qu'il peut dire qui ne va pas la heurter. En l'occurrence, il lui a dit des trucs... Avec la scripte, les assistantes, etc., on était dans une autre pièce et quand il l'a insultée, on était toutes : "Waouh !" C'était la meilleure prise, donc on l'a gardé. Mais j'ai demandé à Manon si c'était ok qu'il lui ait dit ça. Elle m'a dit oui. Sa réaction était géniale, car elle l'a regardé du genre "mec, t'es sérieux de dire ça ?". Après la prise, il est venu en lui disant désolé... Tout le monde s'est assuré que du début à la fin, ce soit ok. Je me suis assurée que Manon était ok pour que ce soit dans le film. Ça, c'est aussi de l'intimité. Mais l'intimité, cela peut être plein de choses. Par rapport aux scènes de sexe : on avait une séquence où Manon et Makita [acteur interprétant David, le compagnon de Kika] étaient dans une baignoire, nus. Et j'avais écrit que Makita prenait le pied de Manon. Et Makita m'a dit : "Non, les pieds, c'est mort". D'ailleurs, c'est pas à moi qui l'a dit, il l'a dit à la coordinatrice d'intimité qui est venue me le dire. Il voulait bien plein de trucs mais pas ça alors que moi, les pieds, je n'aurais jamais pensé que ce serait un problème. Du coup, on n'est pas allé sur les pieds. À un moment donné, dans le film, Manon dort dans un canapé-lit et elle s'allonge à côté de sa petite fille. Et bien, s'assurer auprès des deux que ça leur allait d'être en pyjamas, l'une avec l'autre, dans un lit. Cela paraît naturel, parce que l'on a tellement tiré sur la corde, on a tellement tout demandé aux comédiens et comédiennes, aux comédiennes particulièrement, qu'on estime que "ça va, on t'a demandé d'être en pyjama dans un lit, t'en vas pas non plus chouiner". Non. C'est hyper intime d'être en pyjama dans un lit avec quelqu'un.

SALOMÉ : Ça fait trop du bien de l'entendre. J'avoue, j'ai eu une coordinatrice d'intimité et ça m'a mis mal à l'aise. Vraiment. Parce qu'elle voulait qu'on s'embrasse pendant les répétitions et je n'avais pas très envie. Donc, je n'ai pas un très bon vécu, mais je crois que ce n'était pas la bonne personne.

Par contre, j'ai fait un film où mon personnage subissait énormément de violences. Il y avait un viol et après, elle se faisait péter le nez, la main... Et en fait, on a fait une journée de pré-tournage où il y avait ce viol. Et j'avais l'impression que ça y est, j'avais tourné le viol, du coup, je pouvais tout encaisser. Et en fait, un jour, l'acteur doit me péter la main et j'ai fondu en larmes. En fait, je n'en pouvais plus. Et j'ai gardé ça, j'ai gardé ça, j'ai gardé ça... Et un jour, bien après, on tourne en studio dans une grotte. Il faisait froid. Le réal rentre dans la grotte et il me dit : "Enlève ton legging, on le voit à la caméra". Et là, j'ai explosé. J'ai dit : "Mais tu me parles pas comme ça, j'en peux plus. Tous les jours, tous les jours... Tu dis bonjour à personne, ça fait chier et en plus, tu me parles pas bien... T'es pris par ton truc..." Et en fait, j'en avais marre de me faire violenter tous les jours. Et j'aurais aimé, à ce moment-là, que ce ne soit pas le HMC qui vienne me donner des pastilles de fleurs de Bach parce que je ne tenais plus. On me faisait des points de pression sur les mains... Je me disais : "Je vais m'écrouler". Je sens que, sur les prochains films, quand on est à table et qu'on lit le scénario, je vais poser des questions : "Parlez-moi de ça. Comment il va me péter le nez ? Comment vous allez le filmer ?" J'ai besoin qu'on me prévienne. Je pensais que je savais tenir et ce film-là m'a prouvé que c'était trop dur. C'était trop dur de tous les jours vivre de la violence.

Parce que mon cerveau savait que c'était faux, mais mon corps le vivait. Je me retrouvais à trembler... Je ne jouais plus, je subissais. Ça a été très dur pour moi. J'avais peur de leur dire qu'il ne me parlait pas super, que je ne me sentais pas bien, parce que j'avais joué une scène de viol avant et que tout le monde m'avait dit que c'était super, que j'étais super courageuse. Mais je me disais : "Je ne suis pas super courageuse, je n'ai juste pas le choix". Et en fait, j'aimerais avoir le choix, qu'on me demande si je suis ok avec ça, qu'il me mette un couteau ici, qu'il me mette un doigt dans la bouche... Des improvisations... J'aimerais aussi que le réal ou la réal vienne entre les prises et me demande si ça va, si on peut encore en faire une. Parce que je me suis mise dans un truc où "je peux tout faire, où je vais tout donner, aller, on continue". Pour un autre film, je joue une scène de violence avec une actrice qui joue ma mère et qui est très *Actors studio*. Elle veut tout vivre, elle veut tout faire pour de vrai. Et en fait, c'est l'acteur qui jouait mon frère qui a dû un moment donné dire stop pour moi. Parce que moi, on me disait d'en faire encore une et je disais "ouais, vas-y", alors que j'avais des griffes sur le visage, elle me tirait les cheveux... Parce que moi, je n'étais pas capable... Quand je joue, je m'abandonne. C'est ça, je pense jouer. Et du coup, je fais confiance et je sens que des fois, on me prend, on me tord, on prend le jus, on prend ce qu'il faut. Et j'aimerais bien qu'on se dise que c'est quelqu'un d'humain qui joue, c'est une vraie personne qui joue, donc on va vérifier si c'est ok de me tirer les cheveux, etc. Et si ça va trop loin, qu'on le dise pour moi, parce que des fois, je ne suis peut-être pas capable de le dire. Et donc, il faut le dire pour moi : "C'est trop. On arrête. On prend une pause". En fait, de me sentir un peu protégée, parce que souvent, en tant qu'actrice, je me suis sentie vachement seule. Ouais, vachement seule. Il faut que je donne tout, parce que si ce n'est pas moi, c'est une autre. Maintenant, je comprends que je m'en fous, si c'est pas moi, c'est une autre. J'ai inversé ce truc. On dit toujours que l'on dépend du désir des autres pour travailler. Maintenant, je me dis que je ne dépends du désir de personne. Quand je fais une rencontre, le réalisateur ou la réalisatrice passe un casting pour moi aussi. Est-ce que j'ai aussi envie de travailler avec toi ? Ça m'est déjà arrivé de me dire "super film", mais je sens que la rencontre n'a pas eu lieu, donc je passe mon tour. Mais ça me coûte, parce que je veux travailler et que tout ce que je demande, c'est de faire mon métier. J'aimerais des fois être plus protégée par le ou la réal, qu'en amont, on travaille ces scènes, et qu'on ne travaille pas uniquement les scènes horribles sur le papier, mais aussi les petites choses.

MAURINE : *Travailler l'intimité demande à ne pas être dans l'improvisation sur le tournage. Et cela demande aussi que l'ensemble de l'équipe et le réalisateur ou la réalisatrice soient conscients...*

SALOMÉ : Et l'intime ne touche pas que le corps, pas que le sexuel, mais aussi les mots, la manière dont le plateau est géré aussi. Dans un autre film, j'avais une autre scène de nu. Vraiment, j'en ai fait beaucoup. J'avais une scène de nu. Moi, je n'y avais pas pensé, mais on est venu me demander qu'est-ce que tu veux. Donc, j'ai dit personne sur le plateau, etc. Et c'est le chef machino qui est venu me dire : "J'ai demandé personne derrière le combo". Je me suis dit : "Oh, j'ai oublié de le demander !" Mais ce n'est pas à moi de demander ce genre de choses. J'ai une énorme charge mentale quand je fais ces scènes-là. Je dois penser à tellement de trucs. Il ne faut pas que j'oublie de demander à être couverte, il ne faut pas que j'oublie de demander comment on va filmer, il ne faut pas que j'oublie... J'aimerais que cette charge mentale ne m'appartienne pas.

MAURINE : *Et donc d'être dans la communication, que toute l'équipe soit conscientisée pour que tout le monde ait les bons réflexes. C'est ça en fait, ça doit devenir des réflexes.*

SALOMÉ : En lecture technique, ça doit être de vrais sujets.

MAURINE : *Il faut que ce soit discuter en amont du tournage. Il ne faut pas qu'il y ait d'improvisation sur le tournage, que les scènes soient travaillées autant avec les acteurs et les actrices, que l'équipe technique lors de la lecture du scénario, afin que tout le monde pense : "ah oui, il ne faut pas oublier de lui donner un plaid..."*

NASTASJA : Je pense aussi aux réflexes d'organisation de tournage. Il m'est arrivé de tourner une séquence avec une comédienne qui se retrouvait nue dans la forêt à la suite d'un viol. Pour des raisons X ou Y de temps, de budget, de disponibilité des lieux, on l'avait mise comme première séquence du tournage, premier jour. Elle s'est sentie vraiment mal, et donc elle l'a tournée habillée. Et je me suis dit : "Mais comment est-ce qu'on n'a pu passer à côté de ça ?" On est pris par tellement de millions de choses, l'organisation, etc., que parfois on se dit : "Ok, c'est important, mais on n'a pas le choix". Mais non, en fait, on a le choix. On peut en parler avec elle. Je pense qu'elle a été mise au courant, mais mettre au courant et dire également "c'est possible de décaler les choses, dis-nous", de donner cette possibilité, c'est différent. On aurait dû faire vraiment attention à ça. Ce qui est aussi hyper important, c'est de se tenir prêt et prête à déconstruire tout ce que l'on a prévu pour ce genre de séquences, de se dire que l'on a prévu cinq plans pour cette séquence et en fait, se dire sur le plateau, peut-être que l'on va tourner en un plan et que ce sera très bien. Il faut se tenir prêt pour ça aussi. Je me suis rendu compte que la transparence était essentielle, de rendre complices les acteurs et les actrices : où est-ce que l'on a envie de mettre la caméra ? quel type de plans ? comment on découpe la séquence ? Et se dire que le langage global du film est un langage mouvant, que l'on construit ensemble. Il faut avoir ce dialogue en petit comité en préparation et après, au fur et à mesure, impliquer tous les chefs de poste, si c'est nécessaire, leur exposer les différentes demandes et adapter l'esthétique et la technique en fonction de celles-ci et pas l'inverse. Il ne faut pas imposer l'esthétique, dire il faut tourner ça comme ça et donc, imposer une forme de carcan qui peut être limitant à l'expression des besoins [des acteurs et actrices].

MAURINE : *Par rapport à la manière dont tu vas travailler l'intimité avec les acteurs et les actrices, Nastasja, tu le fais déjà en amont du tournage. Est-ce que tu peux nous expliquer comment tu travailles ça ?*

NASTASJA : Ça commence déjà à la lecture du scénario. L'idée, c'est de vraiment comprendre la place de cette séquence, ce qu'elle raconte, ce qu'elle va nous dire de plus sur le personnage principal. C'est d'essayer de bien cibler les intentions sous-jacentes à cette séquence. Et ensuite, réfléchir à comment, idéalement, il faudrait la découper ou l'éclairer pour qu'elle raconte les intentions que l'on a discuté avec la réalisatrice ou le réalisateur. Et en amont de ça, juste organiser ces cellules de discussion de la séquence avec les acteurs, les actrices et le réalisateur. Il y a des moments où je suis présente, des moments où je ne le suis pas. Ça permet d'avoir ce canal de

discussion pour savoir comment les acteurs et les actrices se sentent par rapport à cette séquence. Et du coup, je remodifie les idées de base de cette séquence en fonction des retours que l'on a eus, des répétitions et des séances avec la coordinatrice d'intimité s'il y en a une. C'est un peu des ping-pongs, des aller-retour. Ça nécessite beaucoup de travail, beaucoup d'investissements en prépa. Et puis, sur le tournage, je fais en sorte de mettre en place tout ce qui a été demandé en amont, en prépa, par rapport à cette séquence. Je me tiens prête à tout réimaginer si, tout d'un coup, en fait, ça ne va plus. Par exemple, j'ai tourné une séquence avec deux comédiens qui devaient s'embrasser. Cette séquence avait été bien discutée avant, puis sur le plateau : "Ah non, je ne peux plus le faire". Et l'excuse, c'était le bouton de fièvre. Mais on avait compris qu'en fait, ce n'était plus ok et qu'ils n'étaient plus à l'aise. Et avec la réalisatrice, on s'est demandé ce que l'on allait faire. Et en fait, on a mis la caméra dans une position, bien réfléchie, et on a laissé les comédiens se mouvoir en fonction de la position de la caméra et voir ce que ça allait donner.

MAURINE : *Au départ, il y avait plusieurs plans de prévus, c'est ça ?*

NASTASJA : Au départ, on avait prévu quatre ou cinq plans dans une chambre d'hôtel. On s'est dit qu'on faisait table rase. C'est difficile parce que, souvent, on a envie de tout maîtriser sur un tournage. Donc, c'est un exercice pas facile. Mais on s'est dit table rase sur tout ce que l'on a prévu, on va mettre la caméra à une position, on leur montre le plan et on les laisse jouer en fonction de cette position. Et la séquence fonctionne super bien, c'est une réussite. Et tout le monde s'est senti beaucoup plus à l'aise. C'est ce genre de réflexes aussi qu'il est important d'avoir quand on tourne.

MAURINE : *Toujours s'adapter avec les différentes personnes avec lesquelles on va travailler.*

NASTASJA : C'est hyper important. Et *a contrario*, là, je sors d'un court métrage où il y avait une scène de sexe entre deux hommes. On en a discuté énormément en préparation, et ils n'avaient même pas envie d'avoir un plateau à minima. Il y avait eu une grosse discussion, et ils avaient dit que pour eux, ce n'était que du jeu et qu'à cet endroit-là, c'était tout à fait ok... On n'a pas eu besoin de mettre en place plus de choses. Donc, je dirais que l'intimité, c'est là où il y a une fragilité. Ça touche aussi à l'histoire personnelle des comédiens et des comédiennes qui jouent. Et ça, c'est complètement aléatoire. C'est là qu'il faut aussi être hyper alerte sur le fait que l'on peut se sentir hyper mal pour une réplique et être complètement à l'aise en étant nu. C'est hyper subjectif, hyper personnel. Donc, radars sur tous les fronts ! Préparation.

ALEXE : Par rapport à tout ce qui est viol, inceste, etc., on ne pense jamais au reste de l'équipe, alors que ça réactive souvent... Enfin, le nombre de personnes qui ont été violées est énorme, incestés pareils. Et on ne pense jamais au reste de l'équipe. On ne pense jamais à l'habilleuse, à la cheffe déco qui, tout d'un coup, va s'écrouler... Je pense que c'est bien aussi de discuter avec elleux du scénario et de dire que s'il y a certaines séquences pour lesquelles vous pensez, peut-être même de façon très théorique pour l'instant, que vous ne pouvez pas y être, et bien, on vous remplacera. Il ne faut pas faire comme si on était tous tout terrain, tout le temps, que parce que l'on fait du

cinéma, c'est le cinéma avant tout... Et par rapport aux comédiens et aux comédiennes, en fait, souvent, je trouve qu'on néglige leur intelligence. On fait comme si on était chez Bresson, ce sont des modèles que l'on prend et "vas-y, tu fais ce que je te dis"... Ces personnes-là ont une très grande intelligence de ce qu'est le cinéma, de ce que c'est que jouer... Il faut leur demander leur avis. Quand je leur demande leur avis, je suis toujours "waouh". Ils savent mieux que moi, ce qu'il faut faire dans cette séquence. On le fait ensemble. Je peux ajuster des trucs. Ce ne sont pas des pions et je crois que c'est presque une culture professionnelle qu'il faut détricoter.

MAURINE : *Autant la culture professionnelle des acteurs et actrices, que celle plus large portant sur le déroulement et la coordination d'un tournage... Son ambiance, la communication, la considération que l'on va porter aux autres...*

ALEXE : On n'a pas parlé des coordinatrices de cascade. Quand tu [Salomé Dewaels] a dit que tu avais eu le visage griffé, je me suis demandé où était la coordinatrice de cascade.

SALOMÉ : Il n'y en avait pas.

ALEXE : Dans "Kika", il y avait une coordinatrice de cascade. Par exemple, un moment, il y a un monsieur qui se fait fouetter les testicules. C'était un peu mon rêve à cause de l'expression "je m'en bats les couilles à la spatule", je voulais recréer le son. Bref. On ne voit pas ses testicules... Mais j'avais peur qu'il ait peur. Même si on sait qu'il est assis sur une chaise, que Manon fait semblant de taper, que l'on ne voit rien et que l'on ajoute un son qui n'existe pas... Je me suis dit qu'il pouvait avoir peur qu'on lui frappe vraiment les testicules, même s'il a une coque, etc. Il y a trois mille trucs qui font que, normalement, tout va bien se passer.

SALOMÉ : Nous, notre métier, c'est de dire les mots des autres, etc. Mais quand on joue, on le sent quand c'est pas juste. Je ne sais pas l'expliquer, il y a quelque chose dans notre rythme. On le sent. Et des fois, je sens qu'il n'y a pas la place pour dire : "Je sens que c'est bizarre". Récemment, il y a un film que j'ai fait. Je l'ai vu et je le savais. Je le savais et on ne m'a pas écouté. Je le sentais que c'était pas juste. De nouveau, le collectif, le fait de faire un film ensemble, c'est hyper important. C'est l'essence même de notre travail, à tous les postes. L'écoute, le fait de s'écouter, ensemble, ça me paraît être la base, mais ça l'est pas. Mais ça va le devenir. S'écouter, toutes et tous, je pense que c'est hyper important. Quand une actrice ou un acteur ne le sent pas... Peut-être qu'elle se trompe, mais c'est bien d'aller chercher pourquoi c'est pas juste pour elle.

MAURINE : *Nastasja, tu as parlé de comment tu allais pouvoir adapter la position de la caméra au jeu des acteurs et des actrices. Toi, Alexe, quand tu réalises des scènes où il y a une certaine violence... Dans "Kika" où l'on est face à une dominatrice qui va réaliser les fantasmes de différents hommes, tu as fait un certain choix esthétique avec la caméra. Tu as pris une certaine distance. Peux-tu nous en toucher un mot ?*

ALEXE : Je ne fais pas de découpage. J'aimerais bien apprendre à faire des découpages. Du coup, pour "Kika", on a l'a fait sur le plateau. Par rapport au BDSM et au travail du sexe en général, il y a tout un imaginaire. Je n'avais pas envie de faire un film masturbatoire. Je n'avais pas envie de sexualiser le personnage principal, ce n'était pas du tout le projet. Mais ça a été un travail aussi avec la déco, avec la costumière. Par exemple, Manon n'est pas en vinyle. Elle a les cheveux gras. Tout ça, ça a été discuté, parce que ... Vous voyez Manon en vrai et Manon dans le film, la pauvre ! On l'a abîmée physiquement parce que j'imaginai aussi une fille beaucoup moins jolie. Donc, elle est arrivée, elle était super, mais elle était trop belle par rapport au film. Le fait qu'il n'y ait que des filles jolies dans les films, je n'en peux plus. En termes de *bodyshaming*, on est à notre max pour celles qui ne font pas partie de la catégorie 90-60-90. Donc, je pense qu'il y a plein de fois où on a reculé [avec la caméra]. Et à mon goût, on n'a souvent pas reculé assez. On voit le film sur un petit combo... Je pense que pour le prochain film, on ne fera pas comme ça. J'ai entendu qu'il y avait des réalisatrices qui mettaient des petits personnages devant le combo. Très bonne idée parce que l'échelle n'est pas la même.

MAURINE : *Pour reproduire l'écran dans la salle de cinéma.*

ALEXE : Donc, toute l'idée était de ne pas sexualiser Manon. C'était marrant parce qu'il y a des gens qui nous ont dit : "Ah ben dis donc, elle n'était pas très bien habillée !" Mais c'était toujours en collaboration avec elle, lui demander si ça allait... Par exemple, il y a un plan, que je ne referais pas, où l'on voit un bout de son sein. Je lui ai demandé si ça lui allait, ça lui allait, mais en fait, c'est à moi que ça n'allait pas. J'ai l'impression d'avoir pris un truc. Elle me l'a cédé, mais céder n'est pas consentir. Je pense que Manon est très politisée, très intelligente. Elle sait ce qu'elle représente. J'ai l'impression qu'elle était dans une position où je sentais qu'elle pouvait me dire non, mais moi, je ne le ferais pas pareil.

SALOMÉ : Je me dis que c'est super important de pouvoir se remettre en question. J'adore le fait que tu dises : "Je pensais que c'était ok et en fait, là..." Je suis souvent confrontée à des réalisateurs ou des réalisatrices qui me disent : "Non, c'est comme ça, c'est mon choix, et j'ai bien fait..." Et donc, je sens que c'est du *pushing*, *pushing*... Mais des fois, c'est bien de se remettre en question et de se dire que là, peut-être que c'est pas ok... Moi, je ressens que c'est important. On est toutes et tous humains. C'est important de ramener l'humain dans notre travail. Ça me paraît absurde de dire ça, mais c'est hyper important !

ALEXE : Je suis d'accord avec toi. Je pense qu'on a un problème énorme avec la vulnérabilité. Ce que tu [Nastasja] disais sur le fait que tout le monde a besoin d'être rassuré, je pense que c'est parce que personne n'est en position de pouvoir dire : "Je suis pas bien aujourd'hui" ou "J'ai l'impression d'être une énorme usurpatrice : il y a deux millions d'euros dans cette histoire, c'est 56 000 euros par jour..." Des fois, je me réveillais le matin et je me disais : "Comment ils m'ont cru ? Pourquoi ils m'ont cru ?" Quand j'ai appris que le film était sélectionné à Cannes, ça m'a soulagée, parce que je me suis dit "ouf, il y a des gens qui vont penser que je ne suis pas une énorme usurpatrice". C'est bête, parce que penser qu'on n'est pas usurpatrice, ce n'est pas de

l'extérieur que ça vient. Je pense que si les gens pouvaient se permettre de se montrer plus vulnérables, tout serait beaucoup plus facile.

SALOMÉ : Avoir des personnages plus vulnérables, ça me manque à la lecture. Je le sens souvent quand je lis des personnages féminins. Elles sont un peu jolies... Ça avait un peu disparu, mais là, ça revient. Je vois beaucoup dans les didascalies des termes comme "le corps athlétique"... Moi, j'adore que ton personnage [à Alexe] ait les cheveux gras. J'ai envie de voir du vrai. J'ai envie de voir la vulnérabilité. Je ne sais pas pourquoi... Enfin, si, je sais pourquoi, parce que montée de l'extrême droite... Mais il y a un truc où le corps de la femme maintenant... Je sens que, dans les scénarios, on a reculé. Je ne sais plus quelle femme a dit ça : "Si je remplace le personnage par une lampe, ben, l'histoire ne change pas". (extrait "comment écrire de nouveaux récits" de Victoire Doillon invitée: Alice Zeniter") J'ai besoin d'avoir des personnages qui sont vulnérables, qui ne sont pas forcément dans les standards de beauté. Cela me manque à la lecture. Donc, allez-y, n'ayez pas peur.

MAURINE : *Faites l'exercice de la lampe. Je vous remercie toutes les trois pour vos expériences et vos conseils. On a abordé les conditions de travail dans le milieu du cinéma, les violences qui peuvent être connues devant comme derrière la caméra, en fonction de son genre ou non. On a vu aussi des pistes de solutions. On a vu l'importance de travailler bien en amont les scènes intimes, intimes au sens large, et avec l'ensemble de l'équipe et l'importance de ne pas trop figer les scènes en amont et de rester à l'écoute les uns des autres, tout le long du tournage. Maintenant la parole est au public.*

SPECTATRICE 1 : Ma question concerne la répétition. Quand on lit une scène et que l'on se rend compte que c'est une scène intime, une scène de sexe, et que l'on demande une fois, deux fois, trois fois, quatre fois au réal pour en parler, qu'on lui court après, qu'on demande à ses collègues et qu'arriver au jour du tournage, on tourne... Comment on fait ? Est-ce que c'est l'agent qui nous sauve ? Est-ce que c'est le partenaire de jeu ? Vers qui on se tourne quand on fait l'effort de demander plusieurs fois et qu'en fait, on n'est pas écoutée ? Et en plus, il y a ce truc de se dire que c'est son premier gros gros rôle, que l'on a envie de super bien le faire...

SALOMÉ : Merci d'en parler. Je sais que c'est difficile et je comprends tellement ce que tu veux dire. Si ton agent, elle n'est pas présente... Ben, en fait, tu la paies. Elle prend dix pour cent sur ton cachet, donc, tu lui dis que tu as besoin de parler de cela. Si toi, tu ne bosses pas, elle ne bosse pas non plus. On travaille ensemble. Donc, il faut la confronter, lui dire ce qu'il s'est passé, lui demander de trouver une solution ensemble. Organiser un rendez-vous avec la prod. Il faut voir un peu ce dont toi, tu as besoin. Est-ce que tu as peur de ce qui a été montré ? Est-ce que tu as peur de ce qui va être montré ? Tu as un droit de regard. Il y avait un film où je devais être nue dans une espèce de boule et j'ai demandé à avoir un droit de regard pour le montage, j'ai vu le truc et j'ai dit "non, ce ne sera pas dans le film". Je pense que tu as le droit de faire ça. Que l'on soit connu, pas connu, c'est ton corps, c'est ton image. Il faut que ton agent te soutienne là-dedans. Et si tu ne veux pas confronter la prod, entoure-toi de femmes avec qui tu peux en parler. Je pense qu'il ne faut pas avoir peur. Moi, j'avais toujours peur de parler parce que je me disais que si j'en parlais, on aurait plus envie de m'engager, que l'on se

dirait que je suis la grosse chieuse. Maintenant que c'est vraiment mon métier, j'ose parler, mais je me dis que j'aurais dû le faire avant. Donc, prends ton agent, implique-la. Sice qu'il te fait peur, c'est ce qui va rester au montage, demande à voir les images et tu as un droit de regard et tu peux dire que tu n'es pas d'accord.

ALEXE : Le producteur ou la productrice est la personne responsable légalement du tournage. Donc, s'il y a un problème de consentement, c'est chaud pour lui ou elle. Donc, si j'étais toi, je remonterais direct à elleux. Tu vas voir le producteur ou la productrice et tu lui dis que ça ne va pas du tout. Normalement s'il ou elle n'est pas trop con...

SALOMÉ : Mais c'est bien de se protéger avec son agent. Quand nous, on remonte direct... J'entends dans les soirées comment les gens parlent des uns et des autres. Je comprends cette peur d'aller directement devant le producteur ou la productrice. Donc, c'est bien de se cacher un peu derrière son agent. De nouveau, tu la paies, c'est son travail de faire ça. Je répète "tu la paies", parce que c'est un truc qui m'a vachement fait déculpabiliser. Au début, je me disais que ça fait chier de demander ça. Mais non, c'est un service. Donc, va avec ton agent, c'est sa responsabilité.

ALEXE : On fait comme si ça n'existait pas, mais la peur de ne pas être à nouveau embauchée, elle est complètement justifiée. C'est facile pour moi, aujourd'hui, du haut de mes 43 ans et parce que mon film a été à Cannes... Mais le féminisme, si vous voulez vraiment réussir, c'est de la merde.

SALOMÉ : Ouais.

ALEXE : Il faut bien qu'on se le dise. On va pas faire comme si... En fait, être féministe, c'est difficile parce que ça nous met dans un état de contradiction permanente. Donc, que tu aies des scrupules, cela montre juste que tu es intelligente. On peut faire comme si c'était pas vrai, mais si, c'est vrai.

SPECTATRICE 2 : L'agent quand on l'appelle, il n'est pas toujours disponible et pas toujours réactif. Parce que si ça se passe à un certain moment, qu'il le sait et qu'il appelle une heure après, c'est trop tard. Donc, je me demande si, sur le set, il ne faudrait pas quelqu'un pour intervenir, en plus du réalisateur ?

SALOMÉ : Ce sont les coordinateurs d'intimité.

SPECTATRICE 2 : Mais ils ne sont pas toujours présents... Ça, c'est un problème. J'ai joué dans une série internationale. Je n'avais pas le rôle principal, mais un rôle secondaire. J'ai eu un problème avec le directeur photo. Il commençait à me parler avec un ton et à me diriger pendant des scènes très difficiles, où je devais pleurer, etc. Et il se permettait des choses... Le réalisateur aurait dû dire : "C'est moi le réalisateur". Et le réalisateur ne disait rien. Le directeur photo était très estimé. Mais j'ai découvert sur le

set qu'il n'avait pas été courtois, pas gentil... On voyait bien que c'était un misogyne, mais comme la production estimait beaucoup son travail, personne ne parlait. L'assistante du réalisateur avait aussi de gros problèmes avec lui, elle n'arrivait pas à communiquer avec lui. Et le réalisateur ne disait toujours rien, depuis des semaines. Et donc, moi, j'ai été à la production et j'ai dit ce que je pensais, parce que j'en avais plus rien à foutre. Mais je n'ai plus trente ans. À trente ans, je ne l'aurais jamais fait, parce que j'avais peur pour ma carrière. Donc, qu'est-il possible de faire à part le dire à la production à la fin du tournage ? Il y a tellement d'enjeux de pouvoir...

SALOMÉ : Je pense que l'on peut faire appel à des collectifs maintenant, qui sont bénévoles. Paye ton tournage... Il y en a plein d'autres. En Belgique, en France, partout. On peut partager les témoignages. Et ça permet de créer un groupe. Et en groupe, on est plus entendu. C'est horrible, une seule personne devrait suffire. Mais en groupe, ça permet de voir ce qu'il est possible légalement, une plainte... Et ça me fait penser, sur les autres tournages, j'aimerais que toutes et tous, on soit tous responsables, qu'il n'y ait pas uniquement un référent harcèlement, mais qu'on soit toutes et tous référents, gardiens de ça.

NASTASJA : Il y a des groupes WhatsApp aussi.

SPECTATRICE 2 : Comme ça, il y a des noms qui commencent à sortir. Parce que la production, elle le trouvait tellement gentil...

ALEXE : Tu parlais de la première assistante. Si la première assistante parle à la seconde, etc., et que vous êtes huit à aller voir la prod en disant qu'il y a un problème avec le chef op'.

SPECTATRICE 2 : Oui, mais elle avait peur de ne pas retravailler, donc, elle n'a rien dit.

NASTASJA : Je me suis retrouvée dans le même genre de situation quand j'étais assistance cam', face à ce schéma de chef op' à qui il faut dérouler le tapis rouge parce qu'il a fait des énormes films et qui te parle à peine, qui te fait des remarques sexistes. Et pareil, comme je voulais absolument retravailler, je n'ai rien dit. C'était il y a douze ans. Aujourd'hui, je ne sais pas comment je me serais comportée sur le tournage. Je pense qu'on était plusieurs femmes à ressentir la même chose, donc je pense que la force des témoignages collectifs aurait fait bouger les choses... Mais oui, c'est hyper compliqué cette situation muselante qui fait que l'on veut bosser et donc, que nos limites sont bafouées. Il faut faire confiance au collectif, se dire que l'on en discute en équipe et ensemble, faire monter les choses.

SALOMÉ : Et si on a peur d'aller voir la prod, rien n'empêche de faire un petit mot anonyme. Cette peur de ne pas retravailler, c'est quelque chose qui m'habite souvent. Et j'essaie vraiment de m'en détacher en me disant : "C'est pas grave, j'étais serveuse

avant, je retournerai bosser en restauration”. Je n’ai pas envie d’en arriver là. Mais pourquoi le faire anonymement, si on a peur.

SPECTATRICE 3 : Je voulais vous remercier pour vos conseils, vous dire que c’est très important d’entendre vos témoignages. Merci pour vos interventions.

SALOMÉ : Merci beaucoup. J’ajouterais que c’est hyper important de regarder des films de femmes, des livres de femmes. L’autre jour, je triais ma bibliothèque et je n’avais qu’une rangée de films et de BD de femmes. En fait, notre culture, on l’a aussi entre les mains. Je sais que moi, mon côté politique, je pense que ça vient aussi du fait que je vois des films et lis des livres de femmes. Ça permet de montrer que c’est possible. Ça aiguille aussi les choix de carrière. J’ai toutes ses histoires de femmes, ces femmes qui l’ont fait avant moi. Ça me donne de la force.

SPECTATRICE 4 : Vous avez parlé plusieurs fois de la responsabilité collective, de tous et de toutes, mais est-ce établi légalement ? Est-ce possible de faire une clause contractuelle pour tous les techniciens et techniciennes afin qu’ils se portent garants d’un bien-être collectif sur un plateau ?

ALEXE : Sur mon film, ça a été une discussion avec l’équipe pour commencer, avec tous les chefs de poste qui en ont parlé avec leur équipe. Puis, il y a une note qui a été distribuée à tout le monde et envoyée par mail. On a tous signé que l’on était responsable-harcèlement sur le plateau. La scripte, qui fait partie de différentes associations féministes, a parlé à tous les gens de l’équipe, pour leur dire ce qui était acceptable ou non, leur a donné une forme de mini formation VSS et pas que VSS, tous les V. Donc oui, c’était légal. Et en plus, sur la feuille de service, il y avait les numéros des personnes que l’on pouvait appeler, des personnes extérieures à la prod qui travaillaient pour un service externe de prévention et de protection au travail, si jamais il y avait un problème. Parce que des fois, c’est compliqué. Si c’est le producteur qui t’harcèle, c’est compliqué...

MAURINE : *Par rapport au Code du bien-être au travail, pour tout type de job où vous êtes employé dans le privé, au-delà même du cinéma, sont responsables, au-delà de celui qui commet les actes, les patrons. Donc, là, ça va être les producteurs de la société de production. Si vous avez confiance en eux, elle ou lui, vous pouvez aller vous tourner vers eux, parce qu’ils peuvent réellement encourir des risques. Toute entreprise peut aussi avoir une personne de confiance. Donc, vous pouvez aussi vous informer auprès de votre maison de production. Une personne de confiance est une personne qui doit suivre une formation reconnue, notamment en tant que médiateur. Elle peut faire différentes démarches avec vous ou garder votre témoignage anonyme. Et ensuite, le SEPPT (service externe de prévention et de protection du travail) est une structure que toute entreprise doit avoir en Belgique, indépendamment du nombre d’employés qu’elle engage et même si elle les engage pour une courte durée. Donc, s’il y a le moindre souci, vous pouvez aussi vous tourner vers ces personnes-là qui ont différentes compétences, dont des compétences liées aux violences et harcèlements sexuels.*

S'il n'y a pas d'autres questions, je tiens à remercier nos trois intervenantes : Alexe Poukine, Nastasja Saerens et Salomé Dewaels. Merci d'avoir été présentes, d'avoir consacré votre temps, d'avoir aussi échangé sur des sujets plus délicats.
